

Pentecôte

Francesco Giorgi

Luc raconte : « Alors que le jour de la Pentecôte était sur le point de s'achever, ils [les Apôtres et le Maître Jésus — *nda*] se trouvaient tous ensemble réunis en un même lieu. Un roulement de tonnerre se produisit soudain venant du Ciel, tel un vent fort s'abattant brusquement et remplissant toute la maison où ils se trouvaient. Des langues de feu leur apparurent et se divisèrent en se posant sur chacun d'eux ; et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues comme l'Esprit leur donnait le pouvoir de s'exprimer » (**Act. 2, 1**).

Eh bien ! dans une conférence consacrée à la Pentecôte, Steiner explique : « Après que le Christ, lequel portait en lui l'esprit universel de l'humanité, eut accompli son œuvre sur la Terre, qu'il eut dissous ses ultimes enveloppes dans le Tout, en formant une unité parfaite avec la vie spirituelle de la Terre, seulement alors, pour la première fois, il devint possible que la faculté de parler et d'agir dans le sens de cette impulsion du Christ surgît des cœurs humains de ceux qui l'avait compris. L'impulsion du Christ, comme elle s'est manifestée dans les enveloppes extérieures, s'immerge dans le monde spirituel unitaire avec l'Ascension au Ciel, en recommençant d'émerger, dix jours plus tard, des cœurs des individualités singulières des premiers adeptes. Et en vertu du fait que le même esprit, lequel opéra dans la force de l'impulsion de Christ, réapparut ensuite sous forme multiple, les premiers disciples du Christianisme purent devenir les représentants et les annonciateurs du message du Christ, et que fut posé au début de l'évolution chrétienne ce symbole puissant qui s'exprime ainsi : « Comme chacun des premiers adeptes du Christ a accueilli en lui l'impulsion-Christ sous la forme d'une langue de feu inspiratrice de sa propre âme, ainsi vous tous, ô hommes, si vous vous efforcez de comprendre l'impulsion-Christ, vous recevrez individualisées en vos cœurs les forces qui vous feront agir dans le sens d'une telle impulsion de manière toujours plus parfaite » »(1).

Donc, cinquante jours après Pâques et dix jours après l'Ascension, l'esprit *universel* du Christ, ou encore le Je de l'humanité entière, s'*individualise*, pour agir désormais, en tant qu'Esprit Saint, à travers tout être humain. Ce qui veut dire que l'Esprit Saint est envoyé pour *servir de médiateur* entre le Je individuel (« Sous le rapport spirituel, *tout homme est une espèce en soi* ») (2) et le Je universel du Christ (et, au travers du Christ, du Père) (3).

Steiner écrit : « L'humanité est partie de l'unité ; mais l'évolution terrestre qui s'est déroulée jusqu'à maintenant, a mené à la différenciation. Dans le Christ est donné un idéal qui s'oppose à toute différenciation, puisque dans l'homme qui porte le nom du Christ vivent des forces du sublime être solaire, dans lesquelles tout homme rencontre sa propre origine » (4).

Raniero Cantalamessa ne la voit cependant pas ainsi. Après avoir rappelé tout ce qu'écrit Augustin : « Ce qui est l'âme pour le corps humain, l'Esprit Saint l'est pour le corps du Christ qui est l'Église. L'Esprit Saint agit dans toute l'Église comme l'âme agit dans tous les membres d'un corps unique » (5), il affirme en effet : « La Pentecôte se situe par rapport aux Actes des Apôtres comme se situe le baptême de Jésus par rapport aux Évangiles. Le baptême fut la Pentecôte de Jésus, la pentecôte fut le baptême de l'Église » (6).

À ce qu'il dit, l'Esprit Saint agirait donc au travers du corps de l'Église, et non au travers de celui de tout être humain, et la Pentecôte aurait été le baptême de l'Église, et non celui de chaque Apôtre individuel ; cela n'exclut pas de toute manière — ajoute-t-il — qu'il puisse agir *aussi* au travers des individus : dans ce cas, il revient cependant à l'Église de juger si ce qui agit au travers de ceux-là est ou n'est pas l'Esprit Saint.

Il écrit justement : « Il existe une action institutionnelle exercée [par l'Esprit Saint — *nda*] au travers des institutions de l'Église (conciles, évêques, pape) et il existe une action intime, quotidienne et ininterrompue, dans le cœur de tout croyant. « Il demeure auprès de vous et il sera en vous » (**Jean 14, 17**). Celle-ci est cette onction « reçue du saint » qui donne la science, qui reste en nous, qui enseigne toute chose et fait nous tenir solides dans la vérité (*cfr. Jean 2, 20-27*). Dans ce sens aussi, l'Esprit Saint apparaît « le grand Docteur de l'Église ». Cet enseignement que l'Esprit accorde dans l'intimité de tout croyant doit être soumis au discernement et au jugement de la communauté et, en

particulier, des pasteurs de celle-ci, comme le dit le même Jean (*Cfr. Jean 4*, 1-6), pour que se distingue « l'Esprit de la vérité » de « l'Esprit de l'erreur » » (7).

Nous serons des naïfs, mais il nous est difficile d'imaginer — avec tout le respect pour l'auteur — que l'Esprit Saint exerce une « action institutionnelle » et que Jean ait voulu dire que l'enseignement imparté par un tel Esprit Saint « dans l'intimité de tout croyant » doive « être soumis au discernement et au jugement de la communauté et en particulier des pasteurs de celle-ci ».

Que le lecteur juge d'ailleurs, ce que dit Jean, dans le passage de la *Lettre* indiqué par Cantalamessa (1 *Jean 4*, 1-6) : « Très chers, vous ne voulez pas croire à tout esprit, mais vous examinez les esprits pour connaître s'il sont de Dieu, puisque beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde. De ceci vous connaissez l'Esprit de Dieu ; tout esprit qui confesse Jésus-Christ et qui est venu de la chair, est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus, n'est pas de Dieu. Mais ceci est l'esprit de l'antéchrist, dont vous avez senti qu'il doit venir, et même qu'il est déjà dans le monde. Vous, fils, êtes de Dieu et vous les avez vaincus, puisque celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. Ils sont dans le monde ; c'est pourquoi ils parlent du monde et le monde les écoute. Nous, nous sommes de Dieu. Qui connaît Dieu nous écoute. De cela, nous connaissons l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur ».

Comme on le voit, il s'agit d'une exhortation pleine de tristesse (dans laquelle on distingue, effectivement, « l'esprit de la vérité » de « l'esprit de l'erreur », mais où l'on ne fait aucune mention d'un contrôle exercé par la « communauté » et par les « pasteurs » de celle-ci) à ce que chacun, fort du Christ qui est en lui, apprenne librement à discerner ou connaître les esprits, pour savoir s'ils sont ou non de Dieu.

Mais comment l'apprendre, sans disposer, grâce à l'initiative individuelle et à l'aide de l'Esprit Saint (« Aides-toi et Dieu t'aidera ! »), d'une science de l'esprit (et des esprits) ? « Il n'y a rien de caché en effet — dit le Christ — qui ne doive être manifesté et rien de secret qui ne doive être mis en lumière » (*Math. 4*, 22).

Karl Rahner et Herbert Vorgrimler affirment cependant que « la foi de l'individu est toujours à l'intérieur de celle plus vaste de l'Église » (8), et le *Catéchisme* affirme que : « L'Église, communion vivant de la foi des Apôtres qu'elle transmet, est le lieu de notre connaissance de l'Esprit Saint » (9) : il assure, à savoir que « le lieu de notre connaissance de l'Esprit Saint » est *en dehors* de nous, et non à l'intérieur de nous (et pourtant Paul déclare : « Vous ne savez pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 *Cor. 3*, 16).

Nous nous trouvons donc en présence d'une espèce de « séquestration de personne » (de la troisième *Personne* de la Trinité) (10) qui se produit, pour l'essentiel, parce qu'on n'a plus conscience de l'essence spirituelle de tout être humain, et à cause de cela même, on la projette (avec l'Esprit Saint et son activité médiatrice) sur un sujet collectif et tangible : ce qui équivaut à dire, sur les « institutions de l'Église » (le Collège des Évêques, les conciles œcuméniques, et le Pape qui, pour cela, sont estimés doctrinairement « infaillibles ») (11).

Le jour de Pentecôte — écrit Cantalamessa — « Dieu a pris la place du je dans le cœur des Apôtres, il a détruit l'orgueil de leurs œuvres et de leurs projets et les poussa à se vanter seulement de Lui et non d'eux » (12).

Mais celui qui a coutume de se vanter, de ses propres œuvres et de ses propres projets, c'est l'*ego* (c'est-à-dire, le je empirique, plus précisément le sujet illusoire de l'auto-conscience spatiale ou corporelle), et non le *Je* ou le *Soi spirituel* (qui n'est pas une simple « personne » ou « être en relation », mais essence réelle ou esprit) (13). Le jour de Pentecôte, Dieu n'a pas, pour cette raison, « pris la place du je », mais il a bien donné à l'*ego* la possibilité de se racheter et de se sanctifier, en se développant et en se transformant dans le *Je* ou *Soi spirituel* (« *Per Spiritum Sanctum Reviviscimus* »).

« Nous — écrit-il encore — nous sommes des « êtres finis, capables d'infini » et ceci veut dire que nous sommes des créatures limitées qui aspirons à dépasser notre limite, pour être « de quelque manière ». Nous ne nous résignons pas à être seulement ce que nous sommes » (14).

Mais ce n'est pas que, par malchance, « nous ne nous résignons pas à être seulement ce que nous sommes », c'est que, par chance, nous ne résignons pas à être celui que nous *ne sommes pas* (et qu'on voudrait nous faire croire que nous sommes).

Si nous étions des « êtres finis », en effet, jamais nous ne pourrions être « capables d'infini », ni jamais nous ne pourrions aspirer à dépasser notre limite, pour la simple raison que nous ne serions jamais en mesure de la reconnaître comme tel.

Steiner observe justement : « Il y a des hommes qui croient que, avec les limites de la perception des sens, sont aussi posées des limites à *tout* autre cognition. S'ils portaient attention à la *manière* dont ils deviennent conscients de ces limites, ils découvrirait dans cette conscience aussi les facultés pour franchir ces limites. Le poisson nage à la limite de l'eau ; il doit rester en deçà de cette limite, parce que les organes physiques lui font défaut pour vivre en dehors de l'eau. L'homme arrive à la limite de la perception des sens ; il peut reconnaître que, tout au long du chemin qui l'a mené jusque là, il a acquis des forces de l'âme pour vivre animiquement (psychiquement, aussi, *ndt*) dans l'élément qui n'est pas embrassé par la perception des sens » (15).

Significatifs sont à cet égard les passages dans lesquels Cantalassema oppose, justement, l'esprit de *Babel* à celui de *Pentecôte*.

« La surprise la plus grande — écrit-il par exemple — a été pour moi, à force de réfléchir sur qui pouvaient être les constructeurs de Babel, je découvris à l'improviste et avec une grande évidence que l'un d'eux, hélas, c'était moi. L'archéologie biblique ne servait plus, il suffisait d'un simple examen de conscience. Il ne fallait plus fouiller parmi les ruines de la Mésopotamie pour découvrir les restes de la tour de Babel, il suffisait de fouiller à l'intérieur de soi. Si nous voulons faire vraiment le dernier pas, celui décisif, vers la « vérité », nous devons reconnaître humblement que l'entreprise de Babel est encore en vigueur et que nous y sommes tous, plus ou moins, impliqués. Le passage de Babel à la Pentecôte, advenu historiquement une fois pour toujours, et raconté dans **Actes 2**, doit s'accomplir, chaque jour de notre vie » (16).

C'est vrai « chaque jour de notre vie », nous sommes appelés à passer, *en rachetant et en sanctifiant le penser*, de l'*ego* au Je, et à cause de cela même de la Babel des *opinions* à la Pentecôte de la *vérité* (17).

Goethe exprime ainsi l'opposition entre la Babel et la Pentecôte : « En observant la nature, aussi bien dans ses grands phénomènes que dans ses petits, je me suis constamment posé cette question : « Est-ce l'objet qui parle ou est-ce toi ? » » (18).

Que l'on réfléchisse bien sur ces mots. Que dit le Christ de l'Esprit Saint ? « Quand par contre il sera venu, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers toute la vérité, parce qu'il ne parlera pas de lui-même ; mais il vous dira tout ce qu'il écoute, et il vous fera connaître l'avenir » (**Jean 16**, 13).

Eh bien !, la question que Goethe se posait ne se réfère-t-elle pas justement à l'opposition entre « l'esprit de vérité » (le Je), qui « écoute » l'objet et ne parle pas « de lui-même », et « l'esprit de l'erreur » (l'*ego*), qui « n'écoute pas » l'objet et parle « de lui-même », et donc à l'opposition entre l'esprit qui devrait animer la pensée scientifique moderne et celui qui anime, au contraire, la pensée (quand bien même soi-disant « scientifique », « moderne » ou « post-moderne ») de la vieille âme rationnelle et affective, sinon carrément de l'âme sensible ?

Et qu'en résulte-t-il ? Que l'Esprit Saint est *le vrai esprit de la science et de la modernité* (le troisième « temps » prophétisé par Joachim de Flore) (19), et qu'une science et une modernité qui ne se reconnaissent pas, comme celles actuelles, dans un tel Esprit ne sont pas une vraie science (humaine), ni une vraie modernité (humaine) (20).

L'Esprit étant aussi « principe d'une nouvelle connaissance de Dieu » (21), même Cantalamessa souhaite (à l'égal de Bruno Forte) (22) « un changement de mentalité à l'égard de l'annonce, un nouveau courage, un esprit de Pentecôte » (23).

Un souhait de ce genre est toutefois destiné à tomber dans le vide, si l'on n'a pas vraiment le courage de prendre en considération sérieuse le « message pentecostaire de l'anthroposophie » (24), et celui, en premier lieu, de *La philosophie de la Liberté* (25).

Si l'on considère par exemple, tout ce que dit Cantalamessa du rapport entre l'*expérience* de l'Esprit Saint et la *théologie* de l'Esprit Saint : « C'est bien connu de tous que l'Église, avant d'avoir une théologie de l'Esprit Saint, eut une expérience de l'Esprit Saint, liée à la liturgie baptismale, au culte et au martyre. Ce fut l'expérience de l'Esprit à guider l'Église vers la théologie de l'Esprit Saint et finalement à la définition de sa divinité (...) On parvient rarement à l'expérience par la théologie ; à l'expérience de l'Esprit Saint à partir de l'étude de l'Esprit Saint. Il y a le risque de vouloir inverser la relation, par rapport à celui qui advint au début : à savoir de partir de l'*idée* de l'Esprit et de ne jamais parvenir à la *réalité* de l'Esprit » (26).

Il oppose donc l'idée à la réalité, en ne prenant pas le moindre en considération la possibilité que l'on puisse parvenir (grâce à une éducation de soi idoine) à la lucide et *vivante expérience de la réalité de l'idée*, et donc de l'esprit. « Il y a le risque — dit-il — de vouloir inverser le rapport, eu égard à celui qui advint au début ». Le fait est, cependant, que la tâche d'un esprit vraiment moderne devrait être justement celle d'inverser tout ce qui « advint au commencement » (« aplanissez la voie du Seigneur », dit le Baptiste) : c'est-à-dire de ne pas partir de l'expérience spirituelle vivante pour aboutir à la conscience intellectuelle morte, mais de partir de la conscience intellectuelle morte pour aboutir à l'expérience spirituelle vivante, ou pour le dire autrement, de partir du *non-être* de la pensée abstraite ordinaire pour aboutir à l'*être* de la pensée vivante.

Émile Bock observe à cet égard : « La transformation que, grâce à l'événement du Christ, s'était opérée dans la vie spirituelle de l'humanité, consistait dans le fait que le principe de l'*extase* (*Entrückung*) était dorénavant substitué par celui de l'*incorporation* (*Einwohnung*) et que se réalisait ainsi le principe paulinien du « Christ en moi » (...) Avec ce nouveau principe était déposé le germe d'une nouvelle forme de conscience, qui ne parvenait plus au savoir en partant de l'extérieur, mais de l'*intérieur*. La pensée intellectuelle, liée au cerveau, qui, en partant de la philosophie néoplatonicienne et alexandrine, devait avoir une histoire si dramatiquement riche, jusqu'à la construction des sciences naturelles modernes, était et est un cheminement de connaissance directe vers l'intérieur. Aujourd'hui, elle est un appendice de la perception sensorielle, tournée exclusivement vers le monde extérieur et née en tant qu'effet amoindri d'une antique perception clairvoyante. Le principe de l'incorporation, dans la forme paulinienne, doit, d'autre part, donner origine un jour à une nouvelle pensée créatrice qui appréhendera le monde en partant du noyau intérieur de l'être humain, en lui permettant de pénétrer au travers de la superficie des choses, dans leur profonde essence spirituelle » (27).

« Entre annoncer Christ simplement « en doctrine » — dit encore Cantalamessa, — et l'annoncer en « Esprit Saint », il y a la même différence qu'entre annoncer le Verbe « de l'extérieur », en se tenant à l'extérieur de sa sphère d'action, de sa domination et de son « emprise », libres et neutres en face d'elle, et l'annoncer en se tenant « à l'intérieur » du Verbe, sous son emprise mystérieuse, mus par lui, en contact de vie avec lui, en puisant à l'énergie et à l'autorité qui émanent de Lui » (28).

Bien dit ! Mais c'est justement celle-ci cette différence entre « annoncer le Verbe » au moyen de la pensée ordinaire intellectuelle (représentative) et l'annoncer au moyen de la pensée imaginative, inspirative ou intuitive : à savoir au moyen d'une pensée qui retrouve, *en partant de la tête*, le chemin du cœur (29).

Si l'on veut que le Verbe ait « Dieu pour sujet, et pas seulement comme objet » (30), que « l'Esprit de la vie » soit aussi « la vie de l'esprit » (31), et que l'Esprit Saint soit « le sujet ou l'agent qui provoque la nouvelle naissance spirituelle » (32), il faut donc s'engager à dépasser la pensée intellectuelle ordinaire, déshydratée et asphyxique, en développant les degrés de la conscience supérieure (33).

L'on ne se rend pas compte, en effet que l'énergie propulsive de l'intellect (à laquelle on doit la naissance de l'*ego*, des sciences naturelles et de la modernité) s'est désormais épuisée, que nous nous trouvons par conséquent dans un cul-de-sac (exposés au risque de graves régressions), et que l'unique possibilité que nous avons de venir à bout des problèmes dramatiques que nous avons en face de nous aujourd'hui est celle d'élargir (qualitativement) l'horizon de notre conscience.

« L'Esprit Saint — écrit Cantalamessa — est l'âme de la Tradition » (34). Mais s'il n'était que ceci, comment pourrait-il alors — selon tout ce qu'affirme le Christ — nous faire « connaître l'avenir » ? Et le même Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples : « J'aurais encore maintes choses à vous dire ; mais pour l'instant vous n'en êtes pas capables » [sous-entendu : « de les supporter ou de les comprendre », *ndt*] (Jean 16, 12-13) ?

Nous sommes d'accord avec l'auteur, de toute manière, tandis qu'il soutient que « la première condition pour recevoir l'Esprit Saint ne sont pas les mérites et les vertus, mais c'est le désir, le besoin de vie, la soif » (35).

Mais ce qui vaut pour l'Esprit Saint vaut aussi, voyez-vous ça, pour l'anthroposophie. Steiner écrit en effet : « Ne peut reconnaître l'anthroposophie que celui qui trouve en elle ce qu'il doit chercher en obéissant à une exigence intérieure. Ne peuvent être anthroposophes, par conséquent, que ces êtres humains qui ressentent certaines questions sur l'être humain et celui du monde comme une nécessité vitale, de la même manière que l'on ressent la faim et la soif » (36).

Et nous sommes encore d'accord avec lui tandis qu'il se demande : « Avons-nous, nous, soif de l'Esprit Saint, ou bien au contraire une peur inavouée de lui ? Nous avons l'intuition que l'Esprit Saint, s'il vient, ne peut laisser tout comme il le trouve dans notre existence (...) Il n'a jamais laissé tranquilles et reposés ceux sur lesquels il est venu. Ce que l'Esprit Saint touche, l'Esprit Saint le change ! » (37).

Quelle est en effet la différence décisive entre la pensée intellectuelle ordinaire (cérébrale ou liée au cerveau) et celle vivante (spirituelle ou libérée des sens) ? Que la première nous pouvons l'*avoir* (comme une opinion à nous), tandis que la seconde, nous pouvons uniquement l'*être* ; pour l'être nous devons pourtant changer, en nous portant au-delà de l'auto-conscience ordinaire propre à l'*ego* (ou conscience égoïste).

Steiner déclare justement : « Celui qui considère la science de l'esprit comme une somme de notions, pourra naturellement connaître vraiment beaucoup de choses, mais s'il pense toujours de la même façon qu'auparavant, il n'aura pas écouté la science de l'esprit. Il ne l'aura écoutée que si, dans un certain sens, il a modifié la manière, la formation, la structure de la pensée ; si, par rapport à avant, il est devenu pour ainsi dire, un autre » (38).

Francesco Giorgi, Rome, 21 septembre 2006.

Notes :

(1) R. Steiner : *Pentecôte : la fête de l'individualité libre* — Fior di Pesco, San Martino B.A. (VR) 2005, pp.10-11.

(2) R. Steiner : *Théosophie* — Antroposofica, Milan 1957, p.50.

(3) Sergej Prokofieff écrit : « Le cheminement de Noël à l'Épiphanie peut devenir pour nous en même temps l'ascension à la grande « région de l'Univers », de laquelle le Christ est descendu sur la Terre, et une voie qui nous mène durant les douze Nuits Saintes au travers de toutes les douze régions de l'Univers stellaire, de la région des Poissons, qui conserve en elle les origines de l'être humain, jusqu'à la région du Bélier, au travers des portes duquel le Christ autrefois entra dans notre Cosmos en venant de la sphère suprême du Macrocosme, celle du Père, laquelle est située au-delà du cercle du zodiaque » (S.O. Prokofieff : *Les douze Nuits Saintes et les Hiérarchies spirituelles* — Arcobaleno, Oriago di Mira (Ve) 1990, pp.13-14).

(4) R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica 1969, p.239.

(5) R. Cantalamessa : *Le mystère de Pentecôte* — Ancora, Milan 1998, pp.16-17.

(6) *ibid.*, p.38.

(7) *ibid.*, pp.70-71.

(8) K. Rahner- H. Vorgrimler : *Dictionnaire de Théologie* — TEA , Milan 1994, p.330.

(9) *Catéchisme de l'Église Catholique* — Librairie éditrice du Vatican, Cité du Vatican 2005, p.208. On devra peut-être rappeler — en s'en tenant à tout ce que rapporte Guido Verucci — que : « dans un discours tenu à l'audience accordée à la Confédération Française des Syndicats Chrétiens, le 18 septembre 1938, Pie XI aurait dit, entre autres : « (...) L'homme appartient totalement à l'Église, il doit lui appartenir, étant donné que l'homme est une créature du Bon Dieu [...] Et la représentante des idées, des pensées et des droits de Dieu n'est que l'Église. Alors l'Église a vraiment le droit et le devoir de revendiquer la totalité de son pouvoir sur les individus » (G. Verucci : *Idéalistes à l'Index. Croce, Gentile et la condamnation du Saint Office* — Laterza, Rome-Bari 2006, p.99).

(10) La colombe de l'Esprit Saint catholique — déclare Adolf Holl — ressemble « à un oiseau en cage » (*Cfr. « Omo, mittite a ppensare »*, note du 20 septembre 2005) [Traduite en français sur ce même site, *ndt*].

(11) C'est d'un tel état d'inconscience que dérive aussi la confusion qui règne pour ce qui est du concept « d'esprit ». Cantalamessa écrit, par exemple (*op.cit.*, p.93) : « Dans l'usage quotidien le mot « chair » indique la composante corporelle de l'homme, avec une référence particulière au domaine sexuel, alors que le mot « esprit » indique la raison, ou l'âme, c'est-à-dire la composante spirituelle de l'homme ». Pour l'homme moderne, cette confusion est particulièrement nocive, puisque — comme l'observe Steiner — « il n'a jamais existé une autre période de l'histoire humaine dans laquelle, au cas où l'on prête attention aux nécessités profondes de l'évolution, la clarté du penser soit aussi nécessaire que le manger et le boire le sont pour la sustentation de la vie physique » (R. Steiner : *Derrière les coulisses des événements extérieurs* — Antroposofica, Milan 2006, p.39).

(12) R. Cantalamessa : *op.cit.*, p.31.

(13) *ibid.*, p.93. Steiner dit : « Il y a toujours eu des hommes qui s'élèvent à un développement supérieur à la normale, ils parviennent à découvrir pour ainsi dire un « second je » capable de dire « tu » au premier je (à l'*ego*, *nda*), comme celui-ci dit « tu » à son propre corps physique et au monde extérieur, dans un certain sens capable de regarder de haut le premier je » (*L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres Évangiles et spécialement celui de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, p.17).

(14) *ibid.*, p.21. « Aucun rêve de ma tête — a dit D'Annunzio — n'effacera jamais un rêve de mon cœur ».

(15) R. Steiner/ *Maximes anthroposophique* — Antroposofica, Milan 1969, p.16.

(16) R. Cantalamessa : *op.cit.*, pp.31-32.

(17) En parlant du séjour de Paul à Athènes, Émile Bock écrit ceci : « L'image divine d'Athéna, sculptée avec un art magistral par Fidias, dominait encore dans le Temple ; née du front de Jupiter, Athéna représentait la pensée divine vivante. Mais qui parmi les contemporains ressentait encore l'obligation sacrée de cultiver et d'élaborer cette

pensée que les dieux avaient confiée aux êtres humains et qui, symbolisées par Athéna, devait affluer des royaumes divins dans les destins de l'humanité ? (...) Si son activité [celle de Paul] était destinée à donner des fruits, ceux-ci n'auraient-ils pas consisté dans la rédemption, grâce au Christ, de cette antique puissance de la pensée divine, désormais déçue et oubliée par l'être humain actuel ? Les Athéniens avaient trahi la déesse qui leur avait donné leur nom, et, sans s'en rendre compte, ils l'avaient foulée aux pieds. L'humanité aurait continué à profaner Athéna et à la tuer ; Paul, cependant, imaginait une résurrection progressive à venir d'Athéna, obtenue en vertu de la pénétration du Christ dans les âmes humaines » (É. Bock : *Paul* — Arcobaleno, Oriago di Mira (Venise) 2001, pp.158-159).

(18) J.W. Goethe : *Maximes et réflexions* — TEA, Rome 1988, p.140.

(19) *Cfr. Encore sur la Trinité (II)*, note du 1^{er} septembre 2006 [traduite en français, sur ce même site, *ndt*]. Ce sera l'occasion de souligner que nous sommes en train de parler de l'*esprit* de la science. On ne peut pas reconnaître l'origine de la science — observe à ce sujet Steiner — « si l'on considère l'objet auquel la science s'adresse, mais on la trouve bien dans l'activité de l'âme humaine qui se manifeste dans l'effort cognitif. Il faut justement concentrer l'attention sur le comportement de l'âme, dans la mesure où elle acquiert la science » (R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes*, p.31). Il faut en somme concentrer l'attention — ajoutons-nous — sur la *qualité* d'un tel comportement.

(20) Que l'on garde bien à l'esprit que la naissance même de la science constitue, aujourd'hui encore, un mystère. Kurt Mendelssohn écrit en effet : « On s'est souvent demandé pourquoi les grandes civilisations de l'Orient n'ont pas développé la science et la technologie. La réponse à cette question a été donnée un jour par Einstein, lequel faisait observer qu'il s'agit d'une question erronée. Le miracle, dit-il alors, ce n'était pas tant que l'Orient ne fût point parvenu à créer la philosophie expérimentale, plutôt que l'Occident l'eût fait. De toute manière, le pourquoi cela s'est produit demeure une énigme qui n'a jamais été résolue : pour être sincères, simplement nous ne le savons pas. » (*Cit* dans Lucio Russo : *L'homme de créature à créateur*, 1^{er} mars 2004 ; [note traduite en français, sur ce même site, *ndt*]).

(21) R. Cantalamessa : *op.cit.*, p.82.

(22) *Cfr. Encore sur la Trinité*, 1^{er} septembre 2006.

(23) R. Cantalamessa : *op.cit.*, p.51.

(24) *Cfr. Christianisme et Chrétienté*, 18 mai 2005 [note traduite en français sur ce même site, *ndt*]. Cantalamessa dit se sentir encouragé par le fait qu'un chapitre du « Un récent document du Magistère », consacré aux laïcs, ait été intitulé : « L'heure est venue d'entreprendre une nouvelle évangélisation » (*ibid.*, p.51). Mais que signifie « une nouvelle évangélisation » ? Cela signifie s'organiser ou s'équiper pour dire les choses habituelles, ou se renouveler pour dire aussi autrement des choses nouvelles ? Steiner affirme à ce propos (et nous sommes alors en 1909 !) : Sous un certain aspect, notre temps a besoin d'une nouvelle révélation aussi de ce très grand événement de l'évolution terrestre de l'humanité, de l'événement du Christ, et l'anthroposophie veut être cette révélation nouvelle » (*L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres Évangiles et spécialement avec celui de Luc*, p.13).

(25) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1966 : « La nature particulière du penser — écrit ici Steiner (p.35) — consiste dans le fait que l'homme pensant oublie l'activité du penser tandis qu'il la réalise. Ce n'est pas cette activité du penser qui occupe l'homme pensant, mais l'objet observé sur lequel il pense. La première observation que nous faisons au sujet du penser est donc celle-ci : qu'il est l'élément inobservé de la vie ordinaire de notre esprit ». Eh bien !, cela ne peut-il pas commencer à éclairer le pourquoi l'Esprit Saint — comme le rappelle Jean-Paul II — « est un Dieu caché et invisible » ? (S. Martinez : *L'Évangile de l'Esprit Saint chez Jean-Paul II* — Éditions Rinnovamento nello Spirito Santo, Rome 2005, p.19).

(26) R.Cantalamessa : *op.cit.*, pp.45-46.

(27) É. Bock : *op.cit.*, pp.175-176. Un autre exemple d'inversion est représenté par le fait que la *création* de l'homme procède *de l'extérieur vers l'intérieur*, à savoir du corps physique (de l'Ancien Saturne) au corps éthérique (à l'Ancien Soleil), du corps éthérique au corps astral (à l'Ancienne Lune) et du corps astral au Je (à la Terre), alors que sa *re-création* (suite à la « chute » et grâce à l'incarnation du Verbe) procède *de l'intérieur vers l'extérieur*, à savoir du Je au corps astral (au « Soi spirituel » ou au *Manas*), du corps astral au corps éthérique (à « l'Esprit de Vie » ou *Bouddhi*) et du corps éthérique au corps physique (à « l'Homme spirituel » ou *Atma*).

(28) R. Cantalamessa : *op.cit.*, pp.39-40.

- (29) Steiner écrit : « L'élévation vers l'état de conscience suprasensible peut seulement partir de la conscience normale de veille ; l'âme vit justement dans cette conscience avant de s'élever. À partir de la discipline, les moyens lui sont fournis pour transcender cette conscience » (R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes*, p.250).
- (30) *ibid.*, p.40.
- (31) *ibid.*, p.63.
- (32) *ibid.*, p.66.
- (33) Cfr. R. Steiner : *Les degrés de la connaissance supérieure* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977.
- (34) R. Cantalamessa ; *op.cit.*, p.72.
- (35) *ibid.*, p.75.
- (36) R. Steiner : *Maximes anthroposophiques*, p.15.
- (37) R. Cantalamessa ; *op.cit.*, p.75.
- (38) R. Steiner ; *Les exigences sociales des temps nouveaux* — Antroposofica, Milan 1971, pp.203-204.